

Un pingouin en Provence

ROMAN

FLORENCE
C. GONÇALVES

Florence C. Gonçalves

Un pingouin en Provence

Roman

© Florence C. Gonçalves, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6281-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chaque décision, chaque action, contribue à notre destinée. Ce que nous nommons destin n'est que la résultante de nos choix.

Région du Friesland, Pays-Bas, 1^{er} août 2015.

Le fog enveloppait à présent la Peugeot 208. Il phagocytait de son voile de brume épais et stagnant tous les véhicules qui s'étaient risqués en fin d'après-midi à prendre la digue de l'Afsluitdijk, reliant la région du Friesland à la Hollande-Septentrionale.

Il était à peine 19 heures. Dans la pénombre précoce, les phares antibrouillard tels des lanternes fantomatiques semblaient se mouvoir au ralenti droit devant et dans les rétroviseurs, éclairant de leur halo jaune la purée de pois environnante.

Ida Johansson avançait lentement sur la A7-E22 respectant les consignes de sécurité qui imposaient de maintenir une distance réglementaire de deux cents mètres entre les conducteurs ; les accidents de la circulation étaient nombreux par ce temps.

La digue, large de 90 mètres, séparait la Mer des Wadden sur son côté nord de l'IJsselmeer : un ancien golfe de la Mer du Nord balayé autrefois par les tempêtes, les inondations et même les raz-de-marée. Asséché dans un premier temps pour se protéger des caprices de la mer et créer de nouvelles terres exploitables, le Zuiderzee, littéralement mer du sud, avait été par la suite transformé en lac alimenté par l'eau douce des rivières et celle pompée dans le polder de l'IJsselmeer. Longue de 32 kilomètres, la digue présentait une écluse à chaque extrémité, ce qui permettait le passage des bateaux vers les régions centrales du pays. Son axe autoroutier, par ailleurs, offrait un raccourci considérable pour rejoindre Amsterdam au sud de la région Septentrionale.

Mais si, en journée, longer le lac de l'Yssel était plutôt agréable, il en allait différemment lorsque la météo occultait le décor alentour. Il s'agissait de rester extrêmement vigilant à tout écart de conduite d'automobilistes impatients de rentrer chez eux ou juste négligents à l'égard des règles élémentaires de sécurité routière. L'utilisation du téléphone portable au volant était souvent à l'origine d'accidents graves voire mortels. Les Pays-Bas n'échappaient pas au fléau

numérique.

Ida venait de dépasser l'unique hameau, au milieu de l'Afsluitdijk : Breezanddijk, comportant une seule habitation, avalée goulument comme le reste par la nappe nuageuse.

Encore seize kilomètres avant d'atteindre l'écluse Stevin, l'exercice devenait de plus en plus éprouvant. Le regard focalisé sur les feux arrière qui la précédaient, devinant les silhouettes métalliques davantage qu'elle ne les voyait, il tardait à Anna de sortir de l'Afsluitdijk et de ce foutu brouillard, sans compter qu'il lui faudrait encore plus d'une heure pour atteindre Amsterdam. Autant se faire une raison, elles ne parviendraient à destination que bien après 20 heures même si Ida veillait habituellement à coucher sa fille à une heure plus raisonnable. Tant pis également pour le dossier Padvitjk, elle relirait ses notes d'audience à la première heure à son arrivée au cabinet. Son client était convoqué en fin de matinée et, somme toute, elle était prête, se dit-elle. Sa mère resterait coucher à l'appartement et elle pourrait rejoindre Anna comme tous les soirs de pleine lune. Elle avait hâte de raconter à son père cette fabuleuse journée.

Elle sourit alors que son cœur se gonflait en observant son bébé dans le rétroviseur central.

Bodil, dans son siège rehausseur, s'était endormie depuis un petit moment déjà, le pouce dans la bouche et son pingouin serré dans les bras. Grand-mère Saskia lui avait fait cadeau de la peluche lorsqu'elles étaient passées par la boutique-souvenirs de l'Aqua zoo de Leeuwarden, elle demeurerait, un temps, l'empreinte du souvenir suprême de cette journée : la joie frénétique de sa petite fille de trois ans d'avoir pu caresser les hardis alcidés en costume noir et blanc, les dénommés petits pingouins de l'hémisphère nord. Ida se remémora avec tendresse leur rencontre avec sa fille.

Au passage de la troupe se déhanchant fièrement collée-serrée dans les allées du parc, Bodil s'était accroupie comme pour se mettre à la hauteur de ces amusants randonneurs, et avait tendu sa menotte amicale vers la dizaine de volatiles pour les faire venir jusqu'à elle. La mère, émue, avait observé sa fille retenir son souffle, ouvrir grand la bouche en un royal sourire, les dents de lait cliquetant par intermittence. Un peu comme Jager, le gros chat roux de grand-

mère Saskia qui, face à une proie potentielle repérée, claquait ses canines, se régaland par avance du délice convoité. Ida avait vu Bodil rayonner de ce plaisir spontané qu'ont les enfants à vivre pleinement la rencontre avec le monde animal et, davantage encore, lorsque les plus jeunes pingouins s'étaient enhardis à battre leurs manchons contre ses jambes alors que d'autres penchaient le cou vers la petite main qui s'agitait doucement sous leur bec. Quelques caresses sur les têtes plumées, de nombreux sourires béats, des rires cristallins, des bisous de mains à n'en plus finir, autant d'instantanés magiques qu'Ida avait immortalisés sur son iPhone tout au long de cette merveilleuse sortie, et qui feraient l'objet d'un nouvel album photo papier pour la petite bibliothèque de sa princesse.

À ses côtés, sur la banquette arrière, sa mère avait également piqué du nez, les lèvres entrouvertes, la tête posée sur l'épaule de sa petite-fille. Oma¹ Saskia ronflait légèrement sans discontinuité. Ses deux amours étaient éreintées. L'une, du trop-plein d'excitation à découvrir de ses yeux les animaux de ses livres d'images, jusqu'à pouvoir toucher certains d'entre eux, l'autre, par trop de sollicitations à courir, ici et là, à travers le parc parce que sa petite-fille ne se lassait pas de les revoir et entraînait sa grand-mère d'un pas impatient pour rejoindre ses préférés : la loutre géante impétueuse qui s'amusait à éclabousser les enfants aux abords du bassin, le bébé kangourou qui avait pointé le bout de son nez de la poche de sa mère quand Bodil avait caressé le poil fauve de la belle marsupial, l'ours polaire qui collait son museau sur la vitre de séparation de l'enclos, le raton laveur opportuniste qui les avait suivies quelques mètres, espérant davantage qu'un quartier de pomme offert par la mignonne, et bien sûr, retrouver les petits pingouins. Ces derniers, tel un groupe de touristes chinois, continuaient à déambuler ensemble sur les chemins balisés. De temps en temps, ils brayaient entre congénères. Peut-être pour s'échanger quelques remarques à l'égard de ces humains qu'ils croisaient sur leur territoire ou heureux simplement de se balader comme elles-mêmes, à côtoyer de près cette faune éclectique qui, s'en être totalement libre, jouissait d'un confort optimal selon les espèces tandis que d'autres profitaient d'une quasi-liberté dans le parc. À n'en point douter, ces paramètres environnementaux, ajoutés à l'interactivité avec les animaux, participaient au charme de l'Aqua zoo et à l'engouement pour ce lieu unique en son genre. Si Bodil en avait pris plein les mirettes, les deux femmes avaient tout autant été conquises. Elles reviendraient à Leeuwarden et pas uniquement pour le seul plaisir de Bodil ; la journée avait été magique pour toutes les trois.

Tout à sa rêverie de ces moments passés, le regard attendri caressant un peu trop longtemps la petite bouille cerclée de boucles blondes, où se profilait une mimique en forme de sourire qui semblait augurer quelques remémorations agréables : le songe d'une journée féerique, Ida n'entendit les crissements de freins et les klaxons tonitruants qu'au moment de l'impact. Brutal. Son buste, violemment projeté d'avant en arrière, vint heurter le volant avant que sa tête ne frappe plusieurs fois la vitre qui explosa en kyrielle de morceaux de verre dans l'habitacle. Elle perçut un instant les hurlements de sa fille et ses appels déchirants. Son cœur se fissura en une douleur vive, cruelle, insoutenable. Elle tenta de rassurer Bodil dans un dernier brin de conscience mais aucun son ne dépassa ses lèvres meurtries. Les limbes l'emportèrent.

Première partie.
Fortuites rencontres.

1.

Orgueil et préjugés.

Si l'on était responsable que des choses dont on a conscience, les imbéciles seraient absous de toute faute.

Milan Kundera.

— Ma femme vous dirait que je ne l'aime pas, que je ne l'ai jamais aimée, sous prétexte que je ne réponds pas au modèle de l'amour qu'elle souhaite. Elle vous dirait également que je suis égoïste, que tout tourne autour de mon nombril, que je suis incapable de sentiments, que je suis un handicapé émotionnel, qu'elle n'est pas heureuse, peut-être même qu'elle ne l'a jamais été avec moi. Ma femme vous dirait encore qu'elle a tout tenté pour me comprendre, pour s'adapter à moi, pour réussir à construire notre couple, et qu'elle a échoué. Aujourd'hui, elle n'envisage plus sa vie avec moi. Elle me demande d'accepter le divorce, de la laisser vivre sa vie, loin, très loin d'elle. Je ne suis pas d'accord avec sa décision et j'ai bien l'intention de lui prouver qu'elle a tort en tous points.

Jean-François Carrera, avocat en droit des entreprises, fixait avidement la psy, plaidant sa cause de mari éconduit comme il l'aurait fait devant un jury. Et si ce n'est le mouvement sporadique de son talon droit qui battait frénétiquement le sol, signe manifeste d'une forte tension intérieure, ou une envie pressante de fuir, peut-être, l'homme ne rayonnait pas moins de cette assurance qu'ont les personnalités confiantes en leur pouvoir de persuasion, et mettait presque la thérapeute au défi de lui prouver le contraire.

La quarantaine bon chic bon genre, en pantalon coupe droite anthracite, chemise en lin noire, cravate lie de vin sombre, ventre plat, l'allure sportive de